



5 à 7 philo Royan

[<http://www.5a7philoroyan.fr>]

Ma vie m'appartient-elle ?

compte rendu et commentaires du blog

5 à 7 Philo du dimanche 25 mai 2014 : 23 participants ...

Présentation par Anne

La question est posée à la première personne, je vais continuer sur ce mode. La vie, ma vie, je la vois comme un fleuve qui s'écoule de sa source - naissance à son embouchure-mort. Dans ce courant circulent ma vie physiologique, ma vie affective, ma vie sociale, professionnelle...

Moi, individu plus ou moins remarquable, je peux me définir un peu comme si j'étais un arbre, par mes racines, par ma ramure d'hiver, et par mon feuillage qui symbolisent mes origines, toutes les relations, voulues ou non, établies au cours du temps.

(Vous l'avez compris, j'aime les images...)

Appartenir : être le bien de quelqu'un.

Je peux considérer que ma vie m'appartient pleinement quand j'atteins la majorité légale : Appartenance de droit (la joie des jeunes adultes –ou vieux adolescents, quand ils fêtent leurs 18 ans) :

L'appartenance de fait, est la réelle maîtrise que nous avons sur notre vie - pensons avoir, ou pas, là est la question.

D'où vient ma vie ?

De mes « parents », de leurs gamètes ou de celles de donneurs, d'une divinité, d'un continuum de conscience ? Peu importe, mais déjà cela donne à ma vie, au fleuve de ma vie, une certaine orientation dont je ne suis pas maître.

Je n'ai pas choisi de naître, et j'ai très peu la possibilité de choisir de mourir. Entre les deux, il y a eu, il y a encore, tous les « modelages » qui pétrissent ma personnalité (éducation, milieu social, affectif, culturel, influences, maladies, accidents...).

Nous avons des racines, des origines, plus ou moins marquées. Mais nous pouvons y attacher plus ou moins d'importance.

Retrouvons l'image végétale : certaines plantes ont des racines très profondes, d'autres plus superficielles ; certaines se nourrissent même de l'air du temps.

Et nous sommes aussi et peut-être surtout nos feuillages (les arbres, paraît-il, communiquent ainsi) : tous les liens que j'ai entretenus m'ont façonnée, avec ceux d'aujourd'hui ils disent qui je suis.

Ces liens, en particulier familiaux, ou affectifs, ou de travail, ne nous empêchent-ils pas d'agir librement ?

Peut-on vivre en ermite ?

Peut-on vivre sans se préoccuper des autres ?

Je n'ai pas – encore – la liberté de mourir. (Cas de Vincent Imbert, de Vincent Lambert, récemment évoqués dans les médias). Peut-être l'aurais-je un jour : Possibilité offerte de suicide par obtention de pilules (comme dans certains états des USA). La législation y viendra-t-elle ? (Arte 28 minutes)

J'ai pensé aussi à deux films :

« L'enfant loup », de François Truffaut :

Fin XVIIIe siècle, on retrouve dans l'Aveyron un enfant d'une dizaine d'années vivant dans les bois comme un animal, poussant des grognements et marchant à 4 pattes. Ignorant ou évitant les hommes. Recueilli, conduit à Paris, on finit par le confier à Jean Itard, médecin à l'institut des sourds-muets, qui s'intéresse à ce cas surprenant. Contrairement à Pinel, spécialiste des maladies mentales qui le compare aux malades atteints « d'idiotisme », et donc irrécupérable, Itard entreprend d'éveiller ses sens et son intelligence, avec des avancées et des reculs... Le bon docteur Gaspard a essayé de lui faire en quelque sorte remonter le cours du fleuve. Sa vie lui a-t-elle appartenu ?

Et « Into the wild » de Sean Penn : Un brillant étudiant américain, rejetant la société, décide de partir sur les routes après avoir brûlé tous ses papiers, versé ses économies à une œuvre caritative, et sans avertir personne. Il voyage dans un fourgon à travers les USA, vivant de petits boulots, remonte vers l'Alaska, s'y trouve bloqué par une rivière en crue. Pour ne pas mourir de faim, il se nourrit de plantes repérées sur son guide botanique et s'empoisonne par erreur. Retrouvé deux

semaines après sa mort par des chasseurs, il avait noté sur la page de garde d'un livre : « Le bonheur n'est réel que s'il est partagé ».

C'est presque la trajectoire inverse : de la civilisation à la vie sauvage.

Pour lancer le débat, je vous propose ces trois questions :

Mon corps, est-il bien comme je voudrais qu'il soit ? Puis-je le modeler à ma guise ?
Le vendre (organes, mères porteuses...) ?

Mes pensées, qui aiment caracoler librement, puis-je les maîtriser comme une bonne cavalière ? Ne m'échappent-elles pas ? Ne suis-je pas influençable ? Est-ce que je réfléchis suffisamment ?

Et toi, Mon âme, me relies-tu à la spiritualité ?

Débat

Arielle : Il y a deux choses. On parle de la vie de quelqu'un, mais il y a peut-être une autre nuance qui est ce qu'il fait de sa vie, donc tous les paramètres qui font que peut être il ne fait pas ce qu'il voudrait faire. Mais est-ce nier que c'est sa vie ?

Philippe C. : Je trouve ta présentation très belle et balayant bien le sujet. Par contre il y a une chose qui m'étonne dans la question, c'est que nous n'avons de la vie que l'usufruit mais nous n'en sommes pas propriétaires et nous n'en connaissons pas le nu propriétaire. Nous faisons ce que nous voulons de notre usufruit mais nous n'en sommes pas propriétaire ; qui en est propriétaire ?

La deuxième réflexion qui me vient en voyant le libellé de la question « ma vie m'appartient-elle ? », c'est un peu oublier cette notion qui nous mène depuis des siècles et des siècles, qui est la notion du destin, notion très importante chez les grecs anciens mais surtout chez les romains.

Arielle : En tout cas il y a dans la présentation d'Anne une séparation intéressante des différents éléments de notre vie : est-ce que ce corps nous appartient ?

Michel : En fait nous sommes usufruitiers de « la » vie et ce que vous expliquez depuis tout à l'heure est notre rapport au social, à la culture et ce n'est pas nécessairement « la » vie. Quand on parle de destin c'est par rapport au contexte de la vie sociale, de la culture, de toutes les règles qui nous gèrent : biologiques... Je pense que nous devons rentrer dans un contexte plus large.

Martine : Ma vie m'appartient-elle ? Moi, j'ai envie d'introduire la notion de choix. On a le sentiment qu'on s'appartient, que notre vie nous appartient quand on a le choix ou qu'on a su le préserver ; Quand on est capable de choisir, d'être en capacité de choisir. Ça ne vous parle pas plus que la notion de destin ?

Michel : Ce que vous dites me fait penser à Mandela qui emprisonné pendant vingt sept ans n'avait aucun choix possible. Il récitait une prière qui disait: « je suis le capitaine de ma vie »

Martine : Il me semble que l'humain, dans ce qu'il a de plus beau, de plus cher, est lié à la notion de choix et qu'être maître de sa vie c'est récupérer cette capacité de choix

Monique : Et vous croyez qu'on peut choisir, alors qu'on a des influences partout par des publicités et autres ? Est-ce qu'on a le choix dans la vie quand on élève des enfants, qu'on a un crédit sur le dos, qu'on a une maison, est-ce qu'on peut encore choisir à un moment donné ? On n'a jamais le choix.

Arielle : Vous avez pris un crédit c'est peut être un mauvais choix mais c'est un choix.

Brouhaha

Monique : Vous croyez que, dans la vie, vous choisissez vraiment quelque chose ? Vous allez dans une grande surface on a choisit pour vous...

Brouhaha

Mireille : Avons-nous toujours le choix ? C'est une question que nous avons traitée lors d'une précédente rencontre. C'est vrai que la question d'aujourd'hui se rapproche du thème du choix et de la liberté, mais revenons à celle-ci. J'ai écouté dernièrement à la radio Charles Pépin expliquer comment interpréter cette injonction de Nietzsche: « *Deviens ce que tu es* ». il a très bien expliqué comment comprendre la phrase de deux manières complètement opposées.

La première, la manière psychanalytique freudienne ou lacanienne, à savoir « de toute façon « tu es », «tu es ce que tu es », tu es le fils de ton père, tu es l'enfant de ton histoire. » donc ta vie est entièrement déterminée et le bonheur est d'accepter ces déterminations et de vivre avec.

On peut entendre la phrase à l'inverse, à la manière existentialiste sartrienne à savoir : l'être n'existe pas il est en devenir ; nous ne sommes rien et il nous appartient de devenir nous-mêmes, la phrase de Nietzsche est « deviens ce que tu es ». Ces deux courants qui s'opposent sont chacun d'entre eux vrais. Deleuze, lui pense qu'en effet nous naissons déterminés par notre héritage génétique, culturel, géographique, social... mais nous avons la possibilité, la liberté de modeler ces déterminants de les faire nôtres, de changer « notre agencement ».

Il y a aussi les courants asiatiques qui pensent que notre vie n'est qu'un passage, n'est qu'un morceau d'une vie beaucoup plus longue qui a commencé bien avant notre naissance et se prolongera bien après notre mort et que tout ce qui nous paraît être déterminé est en fait ce qu'ils appellent le karma dont nous sommes responsables. Le point de départ de notre vie actuelle est le final de notre vie précédente et nous devons recréer, créer et continuer à évoluer.

Michèle : Quand on est dans le domaine du karma ou de celui de : notre vie ne nous appartient pas elle appartient aux autres, on est dans le domaine des croyances et non de celui de la raison. Ce sont des explications mais qui ne font pas appel uniquement à la raison.

Mireille : C'est un courant de pensée, comme « deviens ce que tu es » est aussi une croyance. Si on ne s'arrête qu'à la raison on est dans le scientifique et on est dans le côté un peu restrictif de la pensée. Notre vie est complètement déterminée à ce moment là, à quoi ça sert d'être là ; si tout est écrit d'avance qu'est-ce que je fais là ?

Michèle : Non, tout n'est pas écrit d'avance. Par exemple, aujourd'hui j'ai choisis de venir au café philo, j'ai été libre de choisir, j'aurais pu choisir de ne pas venir. Il y a une certaine liberté pour des choix comme ceux là. Mais en même temps je ne suis pas complètement libre parce que j'ai choisi de venir au café philo parce que dans ma vie il y a eu des choses qui se sont mises en place et qui ont fait que j'ai été attirée par le café philo et ça je ne l'explique pas vraiment ; c'est peut-être du domaine du hasard qui a fait que je suis née à tel moment, à tel endroit, que j'ai rencontré telle personne. Tout ça c'est un mélange, on n'est pas libre à cause de tout le conditionnement qui est sur nous, mais il nous reste quand même un certain libre arbitre devant certaines situations.

Philippe C. : Le mot a été prononcé : le hasard. Il fait partie du destin. Le destin contient deux parties, le destin proprement dit et le hasard qui a été rajouté justement parce que le destin est fondamentalement pessimiste puisqu'il nous conduit de toute façon à la mort. Il fallait bien qu'on trouve une autre astuce pour pouvoir supporter le fait que nous sommes mortels. Donc, on a donné le hasard, qui est une chance de pouvoir croire qu'on est totalement libre. Il y a des hasards heureux et des hasards malheureux.

Michèle : Avec le hasard on n'est pas libre, c'est lui qui décide.

Martine : Je voulais donner un exemple historique quand on parlait de la notion de non choix, de conditionnement : pendant la seconde guerre mondiale, l'Europe n'avait pas le choix ; dans ce non choix, il y a des gens qui se sont levés et qui ont fait le choix de résister. Je dis que ces gens là étaient dans la véritable liberté par rapport à leur esprit, leur corps. C'est ça que j'appelle le choix, il se détermine par rapport à un contexte, nous ne sommes pas des électrons libres dans un univers qui serait complètement éthéré. Il y a bien sûr des contraintes, mais il ne faut pas confondre la notion de choix avec la notion de contrainte. Si on regarde l'histoire, si on regarde les faits, on voit que si on dit je ne peux pas bouger, je ne peux rien faire parce que je n'ai pas le choix et donc je ne m'appartiens pas parce que j'appartiens à un système. Si on n'a pas la volonté de bouger ce système s'il ne nous convient pas on est en effet dans une situation où on ne s'appartient pas. Quand un résistant prenait les armes c'était un choix individuel mais qui allait jouer un rôle universel. L'appartenance elle est d'abord individuelle et ensuite elle se répercute sur des

valeurs universelles. Je ne crois pas du tout au destin, le destin il se change et c'est là où on s'appartient.

Annie : En réponse à Philippe concernant le destin, la mort, ça c'est dans notre pensée européenne. Dans la pensée asiatique, indienne, ces gens là ne pensent pas du tout ainsi. Dès qu'ils naissent leur plus grand souhait est d'atteindre le jour de leur mort. Ils se moquent complètement de ce qui se passe et leur arrive, le jour de leur mort est le plus beau jour de leur vie.

Philippe C. : Je me permets de mettre un petit bémol à ça, n'oubliez pas que les orphiques et les pythagoriciens étaient, comme les asiatiques, tout à fait dans l'idée de la réincarnation et dans la même pensée ; peu importe que ce soit momentané ou que ça se renouvelle, Il n'empêche que Clotho donne le lot de chacun et à chacun d'entre nous. Lachésis accompagne tout au long de la vie et Atropos la coupe.

Jocelyne : Je réagis à propos des résistants, quand vous avez évoqué la deuxième guerre mondiale, j'ai pensé aux milliers de juifs qui ont été amenés dans les camps de concentration, est-ce que leur vie leur appartenait à ce moment là? Je ne pense pas ils n'ont pas pu faire un choix. Est-ce que c'était leur destin ?

Michel : Pour avoir le choix il faut le décider. Si on décide qu'on n'a pas le choix on s'en remet à la fatalité.

Anne : Ça me permet de dire ce que je voulais souligner tout à l'heure par rapport aux philosophies indiennes, sans parler du bouddhisme en particulier qui n'est qu'un aspect parmi les multiples courants. Il y avait ce matin une émission intéressante, « les racines du ciel », qui évoquait ces philosophies indiennes. Pour elles, il y a un courant de vie dans lequel on est et dans lequel on a une certaine liberté, on a une faculté d'agir ; mais c'est un courant de vie qui existe bien avant nous et continue au-delà de nous, ce n'est pas une histoire de réincarnation qui n'est qu'un des courants de pensée. Nous sommes dans ce courant et par la façon dont nous nous comportons, dont nous orientons notre vie, (parce que il me semble quand même que malgré toutes les contraintes matérielles que vous évoquiez on a quand même un moyen d'agir sur notre vie et de nous comporter d'une façon qui nous correspond, à chacun de ce qu'on est), eux considèrent que notre façon d'agir peut avoir une influence sur ce courant de vie qui se prolonge bien au-delà de nous.

Mireille : Pour revenir au mot destinée, j'aime bien cette phrase de Joseph Joubert « *Chaque homme a deux destinées : l'une qu'il se fait à lui-même, l'autre qui lui est imposée ; il fait ses œuvres et reçoit ses facultés* ».

Jacques : Nous parlons beaucoup de choix mais dans le sujet « ma vie m'appartient-elle ? » il faut aussi parler de la question de « devoir ». Je suis actuellement sur la lecture d'un livre de Pierre Legendre « L'Inestimable objet de la transmission » qui parle du principe généalogique en occident. Pierre Legendre explique que notre société est régie par l'interdit de l'inceste, chaque personne à un moment de sa vie doit être à sa place, on est fils ou fille, puis père ou mère, ensuite grand père ou grand-mère, et à chaque étape de la vie on a à se positionner à la

place qui doit être la notre. C'est une convention en quelque sorte. Ce principe généalogique nous impose aussi certains devoirs. Quand on est père on élève ses enfants, quand les enfants sont élevés on devient grand père et là vient cette notion de retrait qu'il faut prendre en compte. Dans ce principe généalogique on apprend aussi que notre vie ne nous appartient pas dans la mesure où pendant notre éducation la société nous a formés ce qui implique que par la suite nous avons un devoir de rembourser ce qu'elle nous a donné. C'est un principe qui vaut ce qu'il vaut, c'est une convention qui est le ciment de la société, qui lui permet d'avoir une certaine unité. Ceci a été renforcé par la religion. Cette notion de devoir est là, c'est d'ailleurs pour ça que la société a toujours condamné le suicide qui autrefois était puni par l'église, les suicidés n'étaient pas enterrés dans les cimetières.

Pierre : Depuis le commencement de cette rencontre j'ai le sentiment d'être incroyablement vieux parce que toute l'humanité je la porte en moi par une filiation depuis des millions d'années et d'un autre côté je puis me sentir incroyablement neuf en ce sens qu'au moment de ma naissance j'ai presque deux choix : le choix de m'estimer déterminé, d'être dans un destin, dans un fleuve qui coule donc il n'y a rien à faire, rien à dire, ça sera ainsi ; ou alors de faire une sorte de pari existentiel et dire : à cet instant ou je nais ma vie m'appartient mais, deuxième sujet encore faut-il savoir qui je suis. Il y a un énorme débat c'est de me questionner sur qui je suis ? Qu'est-ce qui peut éventuellement agir à ma place ? Comment vais-je déceler toutes ses inventions qui viennent de partout et faire mon chemin, mon chemin qui est d'aller vraiment vers moi dans ma vérité ? Et ma vérité, j'ai l'impression que le problème se pose de la dualité, de l'écartèlement et du rassemblement. Je crois qu'on peut dire comme ça que : oui, j'ai choisi. Oui, au premier jour de ma naissance, ou peut être même avant quand on est dans le ventre de sa mère on donne des coups, on fait savoir qu'on est là, donc, je dirai pour moi-même : j'ai choisi et je choisis au fil des jours, des mois, des années, de dire : oui, je peux faire ma vie et, ma vie m'appartient et j'en suis responsable. Si on est dans le choix tranquille, ou plutôt in tranquille, d'être dans le fil du destin il y a quelque part une absence de responsabilité : « oui, ce n'est pas ma faute, je suis né comme ça. »

Mireille : Pour en revenir à ce que disait Michel, j'ai eu l'image de la musique : Il y a le compositeur et l'interprète ; le compositeur n'est pas moi mais je suis l'interprète. Je ne suis pas l'auteur de ma vie, mais c'est moi qui l'interprète. Et dans cette interprétation je crée. Mon voisin ne va interpréter le morceau de la même façon.

Michel : Au départ il y a quand même une décision c'est d'apprendre la musique et de travailler pour savoir interpréter. On est presque à la limite de la notion de devoir : Nous devons apprendre à vivre. La notion de devoir permet de structurer la société comme nous même. La notion de responsabilité se situe toujours vis-à-vis de quelqu'un, c'est pareil pour la morale ; comme dit une chanson « la morale est l'affaire des autres ». On est dans un substrat de culture mais qui n'est pas nécessairement le même pour tout le monde. Pour la généalogie il y a une question bizarre qui se pose c'est qu'au départ de l'humanité, d'après des études sur l'ADN, il y a un village de cinq mille personnes à peu près et on arrive aujourd'hui à six milliard ; si on prend une personne plus on descend dans l'arbre généalogique plus il

y a de monde, plus on remonte moins il y en a ; la contradiction de ça c'est l'inceste. La société interdit l'inceste mais s'il n'avait pas existé nous ne serions pas là. Physiologiquement tous les humains sont compatibles entre eux. L'inceste est réprouvé par notre culture, mais en réalité historiquement ça a existé et que quelque part pour des groupuscules d'humains isolés dans une pampa la seule survie était l'inceste. Un groupe de dix personnes qui rencontrait un groupe de vingt personnes soit s'intégrait soit se faisait détruire. Il y allait de la survie du groupe de s'agrandir. **Philippe C** : En plus pour eux c'était important économiquement.

Jacques : L'inceste dépend à quel degré il est. Autrefois, pour un mariage il fallait avoir au moins sept degrés d'espace sur l'arbre généalogique, quatre pour les familles régnantes.

Pierre : Ce qui m'étonne un peu en vous écoutant c'est que : ma vie m'appartient-elle ? C'est « je », je parle en mon nom, c'est une question qui intéresse le « je ». Donc savoir comment une société se forme, comment elle se construit, avec quelles règles, selon quels droits etc.. Je dirais, même si nous avons besoin de références et de se référer à cet environnement social, il y a « je ». Qu'est-ce que je fais moi-même inséré dans la société que j'ai décrite, moi-même ? Et la manière dont on décrit la société je pense qu'elle n'est pas forcément la même pour tout un chacun. Ça c'est une interpellation directe et massive : « je ». Évidemment elle réclame, pour moi, du « je ». C'est une question extrêmement engageante. Je n'ai jamais encore, depuis que je viens, eu à répondre à une question aussi engageante, presque aussi intime.

Nathalie : C'est pour ça qu'elle me gêne un petit peu depuis le départ car notre vie ne nous appartient vraiment qu'en nom propre, on ne peut pas tous dire la même la même chose. Je ne suis pas d'accord quand vous dites qu'on a toujours le choix, je pense à Ranucci, à Vincent Lambert, je pense à tous les gens qui sont dans les couloirs de la mort et qui sont innocents, la société les a pris au piège ils n'ont pas le choix, leur vie ne leur appartient pas, c'est la société qui va décider pour eux. Il y a donc un moment où le « je » est complètement dépassé.

Arielle : Mais quand on parle de biographie, on va faire la biographie de monsieur Lambert, ça veut dire que la vie lui appartient tout de même, on trace sa biographie, il y a donc une part de responsabilité qui lui appartient. Chaque individu a sa propre biographie, sa vie lui appartient, après apparaissent ces notions de liberté, de choix, mais qui ne sont pas implicites dans la question posée.

Philippe C. : Je pense que c'est ce que je fais de ma vie qui m'appartient, mais la vie ne m'appartient pas.

Michel : A vous écouter, je considère qu'il y a quand même une erreur : c'est que si on parle de la vie de la société, des gens, il faut considérer qu'il y a des cas limites. Mais on peut dire que grosso modo si on arrive à une conclusion sur une question quelconque concernant l'humain, ça concerne quatre-vingt pour cent des personnes, il y a toujours vingt pour cent de cas limites. Globalement, statistiquement la vie

s'oriente comme ça ; effectivement si je traverse et me fait écraser je ne l'ai pas choisi.

Brouhaha : ... innocents dans le couloir de la mort...

Michel : Un cas particulier, répondant à une situation particulière, reste particulier. Pour répondre à une question ou établir une règle il faut partir du général et pas du particulier.

Mireille : Même dans le couloir de la mort sa vie lui appartient ; le couloir de la mort est une contrainte, lourde certes, mais qui ne l'est pas plus que pour quelqu'un qui naît avec un handicap physique. La société lui impose un handicap, mais ce qu'il vit dans ce couloir lui appartient.

Simone Veil témoigne de ça : elle dit que lorsqu'elle était dans les camps elle s'est toujours sentie libre et que pour tenir elle s'obligeait à se coiffer tous les matins et à se laver avec les moyens du bord, c'était symbolique mais que de faire cet acte lui donnait la liberté d'exister.

Michel : C'est le mot dignité qu'il faut employer. Elle sauvegardait sa dignité.

Jocelyne : Après ce que tu viens de dire à propos de Simone Veil, j'en reviens encore aux juifs exterminés dans les camps ; mais les jeunes enfants qui ont suivi leurs parents et à qui on a pris la vie ? Est-ce qu'ils ont eu un choix ? En tant qu'adulte on peut peut-être, on a peut être les outils nécessaires pour faire des choix. Mais ces jeunes enfants, est-ce que leur vie leur a appartenu ?

Arielle : Mais pourquoi veut-on mettre le mot choix dans l'appartenance ?

Jocelyne : Parce que l'éventail des choix que je pouvais faire à certains moments de ma vie a décidé de la tournure que je voulais donner à ma vie et que cet éventail était plus ou moins limité par des contraintes. On parlait de la maladie, la maladie peut être un obstacle à ses choix ; le fait d'avoir des enfants peut limiter les choix ; le sentiment de responsabilité que l'on a à l'égard de ses enfants limite aussi mes choix. Oui, ma vie m'appartient mais il y a des moments où je ne peux pas en faire exactement ce que je veux.

Hélène : Pour compléter je dirai, qu'effectivement ma vie m'appartient vraiment quand je sais m'adapter aux situations qui se présentent. On ne peut pas avoir toujours le même fil conducteur parce qu'il y a des éléments que nous ne pouvons pas maîtriser.

Michel : Quand on parle de liberté ou de ma vie m'appartient, ce n'est pas la toute puissance. Le champ de nos possibilités est plus ou moins large. Il y a toute une question de technique, de maturité, de « je » par rapport à « moi », de « je » par rapport aux autres. Le « je » par rapport à « moi » c'est quand même très important ; selon que cette relation avec soi-même fonctionne ou ne fonctionne pas, la gestion de la diversité dans la vie est tout à fait différente.

Annie : Pour répondre, en termes d'éducation on apprend d'abord à l'enfant à être frustré. C'est le b-a-ba de l'éducation. Donc l'homme et la femme quand ils naissent et qu'ils grandissent ils apprennent d'abord ce que veut dire la frustration. On voit bien actuellement les enfants ne sont plus du tout frustrés et on obtient la jeunesse qu'on a aujourd'hui. Quelqu'un qui a appris à être frustré depuis le départ saura se mouler un peu dans la société dans laquelle il va rentrer. C'est quelqu'un qui ne va pas toujours faire des choix de manière naturelle, spontanée mais il pourra gérer ça avec l'apprentissage de la frustration qu'il a eu précédemment. Cela intervient au niveau des choix car il y a des principes que la société inculque.

Michel : Quelqu'un qui a appris la frustration et l'injustice quand il décide de quelque chose, il sait que le chemin n'est pas direct, pas immédiat et qu'il va être obligé de réfléchir et calculer comment atteindre ses objectifs. Ces objectifs, suite à plusieurs étapes, peuvent être très loin ; dès l'instant où on a des objectifs assez loin, où l'on a les moyens d'y arriver ou qu'on se les procure, c'est là qu'est la liberté ; si je veux être musicien je dois me contraindre à étudier les gammes. L'apprentissage de la frustration et de l'injustice permet au cerveau de construire des cheminements assez longs pour atteindre les objectifs.

Hélène : je n'aurais pas dit frustration, j'aurais dit valeur. Je pense qu'on naît avec un patrimoine génétique qu'on ne peut pas changer. Si on est brun, même si on se teint on restera brun. On a un patrimoine génétique puis une éducation des valeurs c'est ça qui fait grandir, et lorsqu'on a un mixe de tout ça, on a les clés pour maîtriser sa vie. Il y a sur le chemin des choses qui interfèrent mais je pense que c'est tout ce b-a-ba qui fait que l'on s'adapte. Nous avons encore des jeunes qui sont très bien élevés et qui sont de grande valeur pour notre société.

Michel : La frustration c'est par rapport au désir les valeurs c'est une notion d'éthique de la société dans laquelle on est.

Anne : Il me semble que l'on s'éloigne un peu de notre sujet : ma vie m'appartient-elle ? Ce qui m'est venu à l'esprit en réfléchissant au sujet et qui me paraît très important, c'est : ma vie m'appartient-elle ? Mais ma mort m'appartient-elle ? Il m'a semblé que ça pourrait être la seule chose qui puisse vraiment m'appartenir c'est pour ça que j'ai évoqué ce que j'ai entendu récemment que dans certains états des USA il y avait effectivement une possibilité de suicide qui était offerte aux gens, je ne sais pas dans quelle condition, mais donc il y a des pilules. Ma mort m'appartient-elle ? Il me semble que ce serait l'ultime liberté que je pourrais avoir.

Brouhaha : ... Belgique... euthanasie... Suisse...

Mireille : Ce n'est pas l'euthanasie c'est le suicide accompagné.

Michèle : Est-ce une liberté ? Oui et non, parce que ça ne résout pas le problème de l'angoisse avant et plein d'autres problèmes que je ne maîtrise pas avant et qui font

partie de ma vie. Ce moment de ma vie m'appartient parce que le moment de mourir est un instant court, une fraction de seconde même si l'agonie a été longue.

Anne : Dans certaines civilisations on voit les choses autrement. Quand j'évoquais cette liberté par rapport à la mort, le terme de suicide évoque quelque chose de brutal qui peut venir à la suite d'une déprime, j'évoquais plutôt quelque chose de réfléchi qui n'est pas dû à une angoisse ou autre, mais au fait de se dire que j'arrive à la fin de ma vie, que je considère qu'elle est accomplie et que donc je décide d'y mettre fin.

Jean : Le sujet : est ma vie m'appartient-elle ? Alors je me suis demandé : Si elle ne m'appartient pas, à qui appartient-elle ?

La deuxième question que je me suis posée c'est que : j'ai entendu « moi », « je », mais on n'a pas parlé d'individu ou peu ; je trouve que ça va dans le sens actuel de l'évolution sociale. On peut prendre différents exemples mais j'en prendrai qu'un puisque c'est dans la formation, je ne dis pas dans l'éducation : depuis pas mal d'années on dit qu'il faut des formations à la carte, individuelles, qui permettent de faire son chemin, sa profession, ses envies, sa culture, sa propre vie ; Ça veut dire quoi ? Ça veut dire que le système tel qu'il était global, relativement léger mais puissant au fil des années, s'étiolo au profit d'une individualisation complète de tous les processus. Actuellement, une personne qui vit n'importe où, peut être titulaire de vingt à trente contrats : l'eau, le gaz, l'électricité, etc... Ils sont tous différenciés, le téléphone, l'assurance...etc, tout ça c'est individualisé, ça veut dire que progressivement on dit : vous pouvez choisir, vous pouvez organiser votre vie, vous pouvez la faire. Qu'est-ce qui c'est passé ? Et je reprendrai l'exemple de quarante cinq, après la guerre, on était dans un processus inverse c'est-à-dire qu'on réunissait un certain nombre de demandes pour en faire des lois, pour en faire une façon de vivre dans la société et on l'a développée, avec plus ou moins de bonheur, mais quand même c'était un espace unique de société. L'individu y perdait un peu de sa responsabilité mais il bénéficiait d'un certain nombre de choses. Revenir à un état où « je », « moi », évidemment je peux faire des choix, mais c'est débile, car tous les états dont vous parlez : l'Inde ...etc, c'est l'individualisme au niveau le plus bas, au niveau de l'esclavage et les pays anglo-saxons c'est comme ça : vous pouvez être virés du jour au lendemain, vous n'avez aucun choix, vous êtes dans un système d'individus. Alors c'est un jeu continu entre une puissance un peu collective souvent maladroite, et puis la personnalité, la capacité de faire des choix qui est très souvent limitée : on a le choix entre deux contrats, on a le choix entre deux types de téléphones , même le marché de la mort existe ; donc les notions de choix c'est un peu comme un état qui serait soit trop totalitaire et qui empêche le choix ce qu'on a connu pendant des dizaines d'années, soit ultra libre, ultra libéral, où la notion de choix est à tous les échelons, ce qui aboutit aussi à des difficultés énormes. Je trouve que le sujet d'aujourd'hui est intéressant parce qu'il pose toute l'histoire de ce qu'on a vécu depuis la fin de la guerre de quarante mais qui était en prémices avant. Je reviens sur ce qui a été dit tout à l'heure au sujet de Freud, on essaye de voir que les gens sont à la fois responsables et à la fois irresponsables, responsables de leurs actes mais en même temps il y a la notion de la famille, de l'environnement, mais, in fine quand même, on les traite, et quand on traite quelqu'un ça signifie que

le siège du désordre, de la maladie est en lui, ça c'est difficile à supporter. Je pourrai donner de nombreux autres exemples dans le domaine de l'éducation, de la santé où on fait des parcours personnalisés, Il y a toute cette notion d'individu, de personne, de suivi personnalisé qui émerge aujourd'hui et qui n'existait pas du tout il y a vingt cinq ans. Vous vous positionnez au cœur du choix ; puis-je choisir « ma », « mon », « mes », je n'en sais rien mais en tous les cas c'est un vrai débat.

Michel : Vous créer une angoisse existentielle énorme, parce que lorsqu'on a le choix, à chaque fois, c'est une responsabilité. La société, d'une certaine façon, se dégage et charge de plus en plus la personne. Cela crée une angoisse surtout quand on n'a plus les moyens de gérer la chose.

Je voulais faire tout à l'heure une parenthèse sur le suicide. Le suicide ce n'est pas un acte qui se fait comme ça en claquant des doigts ; c'est un long cheminement psychologique, la personne progressivement s'habitue à l'idée que le suicide pourrait être la porte de sortie. La personne qui fait ce choix ne fait pas un acte de liberté, elle est acculée par tout le processus mental qu'elle a développé. Le choix il est fait un peu comme celui de la grenouille qu'on met dans l'eau qu'on fait chauffer doucement, à un moment donné elle cuit sans s'être aperçu que l'eau devenait bouillante.

Mireille : pour en revenir à ce que disait Jean, C'est vrai que la société a tendance à individualiser, mais je n'ai pas compris dans la question : « ma vie m'appartient-elle ? » que l'on se plaçait en dehors de la société, j'appartiens à la société, je ne peux pas vivre seule, mais je reste quand même un individu ; la société est un ensemble d'individus, ce n'est pas une âme groupe, ce n'est pas non plus un troupeau de moutons ; plus les individus qui la composent savent qui ils sont, s'appartiennent et n'avancent pas en aveugles, plus la société est riche.

Jean : Je réponds à ça que tout ce que je lis actuellement là-dessus montre qu'effectivement on ne veut pas d'un troupeau de moutons, mais c'est plus facile ; une chose qu'on n'a pas dite encore : quand on a rompu le lien social, on avait à faire à des individus, on leur a donné le choix, le choix d'adhérer à telle chose, de faire tel emprunt, telle action... à ce moment là, l'individu devient complètement son propre décideur, son propre chef, il n'a plus les solidarités locales, il n'a plus les solidarités religieuses, il doit tout décider tout seul en permanence . Evidemment une société est une succession d'individus mais c'est aussi une succession de cibles s'ils ne sont pas un peu groupés.

Pierre : J'ai l'impression que vous êtes pris d'un discours ultra libéral. Pour moi le « je » peut décider de créer du lien social, je peux décider d'être solidaire, je peux décider de dire « nous » ; ce n'est pas parce que je suis un individu qui revendique une sorte de liberté de choix que forcément je vais me désintéresser de ce qu'il y a autour de moi. Mais, seulement, fort de cette conviction d'exister et d'avoir le choix, je peux choisir d'être avec l'autre. Ce n'est pas une affaire de « je », j'avais l'impression que vous remettiez en cause le fait qu'on puisse dire « je » ; que cela voulait dire, inévitablement, se séparer des autres, avec l'idée que séparé des autres

je peux tout gober, je peux tout acheter... Oui, je peux tout gober, à savoir : « Quel bonheur ! Vous êtes libres d'avoir cette facturation plutôt qu'une autre. »

Jean : C'est pourtant, malheureusement, ce qui se passe.

Pierre : Ah, oui, mais ça c'est autrui qui agit sur le « je », qui le formate.

Anne : Je vais en profiter pour glisser une petite citation de Claire Lafontaine qui est une sociologue québécoise : « *On naît dans la dépendance, on meurt dans la dépendance... Je n'ai pas rencontré d'individus, mais des mères, des pères, des frères, des sœurs, des amis, des collègues... L'individu est une création fictionnelle de l'occident, création du droit occidental : individu libre, autonome. Il faudrait définir ce qu'est un individu...* »

Jocelyne : Tout à l'heure, j'ai entendu : « on ne se suicide pas de bonheur », j'ai alors pensé à la fin du film « Elephant man » où, à la scène finale, le héros se suicide de bonheur. Il sait que de toute façon la vie qu'il a eu lui a offert tout ce qu'il pouvait espérer de plus beau. Ça rejoint un petit peu ce que disait Anne : quand on a le sentiment d'arriver à la fin de sa vie, que la vie nous a donné tout ce qu'elle pouvait nous donner, on décide de mettre un terme à cette vie même si on n'est pas dans la souffrance physique extrême, on peut très bien décider à un moment qu'on a vécu ce qu'il y avait de plus beau à vivre et décider de partir.

Michel : Oui, mais si vous aviez cette conscience d'avoir vécu tout ce que vous deviez vivre de plus beau, n'iriez vous pas enseigner aux autres, expliquer, n'auriez vous pas de la compassion ?

Cette phrase me heurte : « Ma vie m'appartient-elle ? » : Alors, « me » et « appartenir », d'accord, tout vers moi, mais l'humain ne peut pas être comme ça, l'humanité a mit des siècles à conquérir toute la terre, mais c'est parce que les humains sont solidaires et parlent tout le temps ; c'est parce qu'ils parlent tout le temps qu'ils arrivent à résoudre des problèmes compliqués, qu'on vive au pôle nord ou dans le désert ; les groupes d'humains qui ont migré comme ça lentement, c'est par la parole dans le groupe qu'ils ont trouvé des solutions. Nous sommes essentiellement tributaires du lien à l'autre par la parole.

Arielle : Dans la société quand il y a un acte répréhensible qui est fait, on trouve bien l'individu qui en est responsable, sa vie lui appartient donc, on trouve le responsable coupable, on le punit ; on cherche et trouve l'auteur du vol, donc l'individu existe là, il est responsable, sa vie lui appartient.

Michel : C'est l'individu vis-à-vis de la société, la notion de devoir.

Hélène : Vous parliez de vouloir se suicider à la fin de sa vie. Pour travailler avec des personnes âgées, on observe que bien souvent ces personnes, qui arrivent au bout de leur vie, qui ne sont pas malades, ne se posent pas la question, elles n'ont plus envie de vivre, plus envie d'apprendre, de voir ; on voit ces gens qui se laissent glisser gentiment et je dirais qu'elles maîtrisent leur vie parce qu'elles décident de

laisser aller la vie, elles ne se suicident pas. Je pense que nous parlons de suicide parce que nous avons envie de vivre, mais quand on est au bout du rouleau on se laisse glisser de l'autre côté, mais ce n'est pas un acte violent. Je n'accepte pas l'idée qu'actuellement nous ayons, face au tabou de la mort, l'acharnement de vouloir garder ces gens en vie ; c'est pour ça qu'on a plein de gens qui sont des plantes vertes parce qu'on refuse de les laisser partir. Il faut bien distinguer la personne qui veut donner fin à sa vie parce qu'elle ne peut plus la vivre, de celle qui a tout vu, tout vécu et veut glisser gentiment.

Anne : Je suis tout à fait d'accord avec vous. Il n'y a qu'un mot dans la langue française et ce mot « suicide » est très brutal, alors que ce que vous évoquez est quelque chose de plus doux et à ça le mot suicide ne convient pas.

Brouhaha : ... se laisser mourir... plus élégamment se laisser partir...

Annie : Le rôle du corps médical, ça fonction première, est d'assurer la vie et de soigner ; c'est le serment d'Hippocrate.

Hélène : La mort est très souvent taboue, bien souvent c'est la famille qui ne veut pas l'accepter. Mais vous avez des personnes qui se laissent glisser et l'accompagnement de cette personne n'a rien de violent.

Mireille : Il y a une chose qui me gêne un petit peu, c'est que vous faites une différence entre la vie et la mort alors que la mort c'est la vie.

Nathalie : C'est ce qu'Hélène disait, on se laisse glisser, on continue son chemin suivant sa propre volonté.

Annie : Oui, mais on est dans une société qui, actuellement, ne le tolère pas, qui n'a pas légiféré là-dessus, qui le sanctionne.

Nathalie : Pourquoi toujours tout légiférer ? Aujourd'hui il faut que l'état ait son mot sur tout. Il y a cinquante ans en arrière il n'y avait pas cet acharnement thérapeutique.

Brouhaha : ... les gens vivent jusqu'à quatre vingt dix ans... avant ils n'avaient pas les outils pour s'acharner...

Michel : L'imaginaire joue beaucoup, à soixante dix sept ans mon père m'a dit « j'ai l'âge de partir » je lui ai répondu : «on en reparlera quand tu auras quatre vingt dix ans»...

Anne : C'est votre désir à vous, pas le sien

Michel : Oui, mais le désir il faut le construire, lui il n'imagine pas qu'il puisse aller au-delà d'un âge plus avancé.

Anne : Je vais en profiter pour donner deux citations. La première c'est pour revenir au début de la discussion quand Philippe parlait du destin. Emile Cioran a écrit un délicieux petit opuscule qui s'appelle « De l'inconvénient d'être né » où il dit : « *L'on ne peut goûter à la saveur des jours que si l'on se dérobe à l'obligation d'avoir un destin.* »

La deuxième est une citation de Montaigne : « *La plus volontaire mort est la mort la plus belle.* »

Max : A la question « Ma vie m'appartient-elle ? » nous pourrions discuter du pourcentage, à quel pour cent elle m'appartient ?

Mireille : C'est comme ce que disait Anne pour l'arbre et ses racines, c'est très individuel.

Anne : J'ai évoqué l'image de l'arbre parce qu'elle me plaît bien et puis aussi parce que j'ai entendu à la radio, mais je n'ai pas noté le nom de la personne qui parlait, elle s'opposait un petit peu à cette habitude que l'on a, à l'heure actuelle, d'aller chercher nos racines ; je ne sais pas si ça vient de la psychanalyse mais on va chercher nos racines parentales, celles du lieu d'où l'on vient... etc. Cette femme disait, qu'à son avis, on se définissait beaucoup plus par les liens qu'on établissait. Cette notion de liens volontaires nous définit plus que nos origines auxquelles on accorde aujourd'hui beaucoup d'importance. Ces liens de plus en plus volontaires quand on avance dans la vie.

Philippe C. : Le mot lien, je le comprends tout à fait, mais il ne faut pas oublier ce que ça veut dire : ça sert à attacher. On a passé toute notre jeunesse à rompre un certain lien de dépendance pour acquérir une autonomie. Je pense que les liens sont importants dans le fait qu'un individu ne peut vivre qu'en échangeant avec d'autres individus. On ne peut pas vivre seul ; l'ermite...? La raison, d'ordinaire, n'habite pas longtemps chez les gens séquestrés. Donc, la notion de lien est importante. La notion de « Ma vie m'appartient-elle ? », le mot d'appartenance à un côté qui m'a fait tiquer un peu parce qu'on est en plein dans l'infantile ; quelle est la façon d'aimer de l'enfant ? C'est l'appartenance. Ça c'est pour rejoindre Freud, mais il ne faut pas l'oublier. Il ne faut pas oublier que l'appartenance a un côté très infantile et c'est pour ça que lorsque Pierre disait « Je » c'est dépasser cette notion d'appartenance pour aller vers quelque chose que je décide. En définitive, c'est ce que « je » fais de ma vie qui m'appartient mais la vie ne m'appartient pas.

Pierre : On pourrait essayer de séparer un peu en disant : la vie et l'existence.

Philippe C. : Oui, il y a « être » et « exister »

Marie Christine : Il y a une différence entre l'existence qui est ce grand fleuve dans lequel on n'a pas demandé d'arriver et la vie qu'on va faire avec tout ce qui est déterminé c'est peut être ça qui construit notre espace ; c'est-à-dire tout ce sur lequel on ne peut pas agir. Je pense que malgré tout, même dans le couloir de la mort il y a

un espace qui nous appartient. J'accompagne des gens en soins palliatifs et je vois qu'il leur reste encore un espace pour avoir une posture par rapport à ce qu'il leur arrive, une posture qui n'est pas forcément d'accepter, ils ont encore un peu de maîtrise sur leur vie. Cette liberté qui fait de nous des êtres humains c'est cet espace où on peut se positionner par rapport à ce qui nous arrive, même quand c'est violent, aimer la vie avec ce qu'elle nous donne de souffrances, on ne le sait pas au départ, on l'apprend au fil du temps. Là, la vie nous appartient ou pas, je n'en sais rien, mais on a un peu prise sur elle et d'en faire quelque chose qui nous convienne.

Isabelle : Par rapport à la fin de vie dont on parlait tout à l'heure, on parle de syndrome de glissement pour les gens qui décident de lâcher doucement. C'est vrai, moi, ce qui m'a toujours surpris, c'est qu'il n'y ait pas plus de personnes âgées qui aient ce syndrome de glissement alors qu'on les voit dans des états végétatifs parfois avancés.

La deuxième parenthèse que je fais c'est par rapport au mot « adaptation » que j'ai entendu, c'était un petit peu la question : Est-ce que je suis capable de m'adapter à un environnement qui soit professionnel, qui soit relationnel, familial... etc. ? Avec le mot adaptation, aujourd'hui, il semblerait qu'il y ait un nouveau quotient : on évalue le quotient intellectuel, le quotient émotionnel et maintenant on définit le quotient d'adaptation.

Hélène : Pour reprendre ce que disait Philippe : il y a un dicton qui dit « on choisit ses amis pas sa famille », c'est vrai qu'on peut grandir et se former avec des amis mais la famille est là on ne peut pas la changer, la famille c'est notre patrimoine.

Annie : Pour faire écho à ça, je trouve l'image de l'arbre excellente, parce que c'est vrai que la famille c'est les racines, c'est là qu'on se structure, où on apprend à prendre des forces, à se forger une identité, une personnalité, un caractère, et c'est là que les défis apprennent à se construire, ils vont se construire à l'adolescence où on est en pleine explosion ; et une fois que tout ça est bien posé l'arbre peut alors se développer avec sa ramure, son feuillage c'est là qu'il a possibilité de choix. Il va se faire, prendre sa forme, peut être en opposition avec celle de la famille. Sur cette base solide, on peut espérer qu'un homme ou une femme va surgir avec ses propres valeurs.

Pierre : Pour reprendre ce que disait Isabelle : si effectivement une société s'est construite pour lutter contre le meurtre, c'est-à-dire la violence qu'on imagine que les peuples les plus anciens avaient, pour canaliser cette violence et pour l'être de ne pas pouvoir la porter, l'assumer, l'accepter, effectivement on a construit des règles sociales, on a produit des idéologies, on a produit des institutions, on a produit des croyances, sans doute nécessaires à la survie, mais on arrive à un moment de notre évolution où on rajoute les déterminismes les uns après les autres, c'est la pseudoscience le quotient social ; à ce moment là on est complètement déterminés, on a renoncé à dire « je », on est seulement des objets de consommation. Quand on parle de quotient, moi je ne suis pas loin de dire : comment peut-on atteindre la personne comme consommateur ? Et bien, on la détermine en ne lui laissant aucune faculté, aucune liberté puisque de toute façon elle est prédisposée à avoir un

quotient d'adaptabilité. Où va-t-on comme ça ? Il faut se révolter, oui, je me révolte de cela.

Michel : Oui, mais cette idée d'adaptation n'est quand même pas mal, parce que si c'est utilisé socialement ça devient un moyen de répression ou de ségrégation, mais la notion de capacité d'adaptation est importante car c'est dans cette adaptation qu'il y a la liberté : si on sait s'adapter on sait créer de nouvelles situations, s'adapter n'est pas nécessairement subir. Marcel Dassault quand il est sorti des camps de concentration faisait trente cinq kilos, c'est un grand capitaliste mais qui donnait toujours de l'argent au parti communiste parce que ce sont les communistes, c'est-à-dire leur organisation qui lui a permis de survivre ; même dans un camp de concentration on peut avoir une certaine initiative.

Brouhaha : ... indépendance... autonome...

Michel : Notre société veut faire des individus, elle devrait faire des gens autonomes capables de tout gérer. Si je suis autonome ma vie m'appartient à soixante pour cent.

Mireille : Pour reprendre l'idée de vie et d'existence, moi je verrais le contraire de ce que tu as dit ; la vie c'est le fleuve dans lequel j'existe. Paul Valéry a dit : « *Le déterminisme est la seule manière de se représenter le monde. Et l'indéterminisme, la seule manière d'y exister* ». Si je suis déterminée à cent pour cent je ne peux pas exister. Par contre si on revient à l'injonction de Nietzsche : « *Deviens ce que tu es* » ça suppose que je suis en perpétuel devenir, donc je pars de mon patrimoine, et je vais le métamorphoser, le faire devenir « moi ». La personne avec qui Charles Pépin discutait lui a rétorqué qu'à ce moment là on est vraiment soi-même qu'au moment de notre mort et cela me semble vrai. Au moment de ma mort j'ai la connaissance la plus pleine, la plus complète de ce que je suis.

Pierre : Cette parole de Nietzsche est d'une formidable humanité, parce que finalement la connaissance de soi passe par l'autre. Ce sont les autres qui, dans la confrontation, dans la parole donnée, dans l'amitié, vont peu à peu m'apprendre, me dire qui je suis. Ça me fait penser au livre de (...) : les petits alphas, les petites betas, c'est-à-dire qu'on est malgré tout malmenés dans la mesure où on essaye en permanence de nous classer et donc, de la liberté d'être ou de devenir ça passe par : je suis responsable et conscient de mon existence ; c'est-à-dire c'est l'appel de la conscience.

Michel : La parole de Nietzsche c'est en fait le processus psychanalytique de Jung qui permet d'arriver au soi-même.

Philippe T : On est à tout moment soi-même. Qu'est-ce qui vous dit qu'on peut être soi-même qu'au moment de sa mort ? Est-ce que vous savez si vous n'allez pas mourir dans cinq minutes ?

Mireille : Non, je n'ai pas dit ça. J'ai dit que c'est au moment de notre mort qu'on

avait la plus grande connaissance de qui on est, de soi-même. Ça ne veut pas dire qu'on n'était pas soi-même avant.

Brouhaha : ... sois toi-même... non deviens ce que tu es... devenir ce qu'on est au départ...

Anne : Je dirais plutôt faire éclore et s'épanouir ce qui est en germe en soi.

Mireille : Il y a une autre image qui me vient par rapport à l'idée de la plante c'est toute la théorie de Goethe sur la forme : par exemple la forme que prend une feuille de chêne résulte de la conjonction de deux forces : une force qui appartient à la plante qui vient de la terre par la sève et la force extérieure de son environnement. De cette théorie très scientifique sur les métamorphoses de la plante découle toute une pensée qu'il nous a laissé qui est qu'on vit le même processus : on « est » au départ et on se forme en rapport avec le monde extérieur, c'est notre volonté qui fait qu'on respire plus ou moins avec le monde extérieur et ainsi on façonne notre « être ». Le monde extérieur étant tout ce qui n'est pas moi. Je m'appartiens bien mais je ne peux vivre que si je suis en respiration avec les forces du monde qui m'entoure.

Michel : C'est le structuralisme. La forme apporte le sens.

Mireille : Ma vie m'appartient dans la mesure où j'ai la volonté qu'elle m'appartienne.

Anne : Avant de conclure j'avais en vie de vous lire le poème préféré de Nelson Mandela qui est un poème de William Ernest Henley qui s'appelle «Invictus»

*Dans la nuit qui m'entourne,
Dans les ténèbres qui m'enserrent,
Je loue les dieux qui me donnent
Une âme, à la fois noble et fière.
Prisonnier de ma situation,
Je ne veux pas me rebeller.
Meurtri par les tribulations,
Je suis debout bien que blessé.
En ce lieu d'opprobres et de pleurs,
Je ne vois qu'horreur et ombres
Les années s'annoncent sombres
Mais je ne connaîtrai pas la peur.
Aussi étroit soit le chemin,
Bien qu'on m'accuse, qu'on me blâme,
Je suis le maître de mon destin,
Je suis le capitaine de mon âme.*

Clôture du débat par Anne

Cette vie que je porte, ou qui me porte, est bien la mienne, et pas celle d'un autre. Que j'aie le sentiment d'être le jouet du destin, ou au contraire la certitude d'avoir mené ma barque à peu près comme je l'ai voulu.

Ma vie et moi, nous nous appartenons. Et je ne vis pas sans les autres ; et je peux être responsable d'autres vies que la mienne.

Plutôt que considérer que ma vie m'appartient, je peux affirmer que j'appartiens à ce réseau complexe qu'est la vie.